

# Je te préfère ainsi

Cette rue, nous y passions souvent, elle est plutôt isolée, calme, de rares voitures la traversent, Bénédicte aimait s'arrêter devant la vitrine d'un antiquaire, regarder les vieux meubles, je continuais à marcher, ne la voyais plus à mes côtés, faisais demi-tour, la rejoignais, elle tournait sa tête pour chercher mes lèvres, je me souviens du reflet de nos deux corps, sa main derrière ma nuque. Je pourrais prendre un détour, ne plus venir par ici. Éviter.

Je pourrais mais on ne choisit jamais, on se laisse guider, comment faire autrement ?

Une fille joue à la marelle sur une placette en contrebas, des pigeons tournent autour d'un banc. Je passe à la boulangerie, oui, une baguette et un croissant, s'il vous plaît, la vendeuse dit quelque chose que je ne comprends pas, je paie, je m'en vais.

La terrasse du bar est vide, un léger vent froid en est la cause, je m'y installe, emmitoufflé dans mon vieux manteau, je lis une revue, j'essaie, les mots ne se détachent pas les uns des autres, les lettres emmêlées forment un bloc, une ombre noire, je fais un effort pour me concentrer, je n'y arrive pas, je n'extrahis rien, ne trouve pas de coupures, il faudrait trancher, je suis trop fatigué pour cela. Je pose ma revue, regarde les passants qui marchent d'un pas rapide, ils semblent avoir tous le même manteau, le même jean, à quelques nuances près, des hommes, des femmes, puis des vieux, groupés, soudés, en voyage organisé observent les murs, les magasins, comme s'il y avait des choses à visiter dans le coin, juste des façades décrépites, des fenêtres murées, peut-être m'observent-ils, assis, recroquevillé sur ma chaise comme un animal craintif.

C'était plus amusant de regarder les passants avec Paul, il savait faire des commentaires acerbes. Il venait s'asseoir à côté de moi, prendre un café après le boulot. Il avait une façon très étrange de fumer une cigarette, il n'arrêtait pas de la faire changer de main, tout en parlant, je n'ai jamais connu quelqu'un d'autre fumant ainsi. Il parlait peu mais quand il se lançait, les mots s'emballaient, se heurtaient et finissaient par former des phrases bancales mais qui touchaient juste.

Comme Bénédicte, il est mort depuis quelques années. Il me manque. Lorsque mon esprit dérapait, s'embrouillait, il m'écoutait, savait me réorienter. Oui, je veux bien un café, merci, oui je suis encore perdu dans mes pensées, je veux bien un verre d'eau avec, s'il te plaît, oui, il faut être courageux pour rester dehors par

ce temps, oui ou très con.

Je me roule une cigarette. Le froid pénètre mes chaussures, enveloppe mes pieds. Claude, le serveur, revient.

Paul ne mettait jamais de sucre dans son café, il trouvait que c'était une sorte de trahison, qu'il y avait d'un côté ceux qui faisaient face à la dureté du monde, et ceux qui devaient tenter de l'adoucir, une théorie à la con, une théorie de fin de soirée alcoolisée, je mets toujours un sucre dans mon café.

Je vais payer, Claude me parle de choses et d'autres, des propos incohérents, je bouge ma tête comme si je comprenais ce qu'il raconte, quelques clients, le nez ou les yeux rougis, regardent en notre direction. Je souris. Je sors.

Il faut continuer à marcher. Je vis entouré de morts, je ne sais pas d'où ça vient, la malchance, Bénédicte, Paul, et d'autres encore, Mourad, un accident de voiture, Laura, une longue maladie, Clotilde, mon amour d'adolescence, un suicide aux barbituriques, tout autour de moi, une hécatombe. Une image, Clotilde et Jérémie, au bord de la rivière, des rires, Marc faisait des ricochets, et elle qui s'allonge, elle qui.

Le deuil, savoir faire le deuil, c'est ce qu'on me dit, c'est ce que tout le monde me dit, faire le deuil, passer à autre chose, tourner la page, ce genre de conneries. Mais renoncer à me souvenir, ce serait trahir, trahir ceux qui sont morts, me trahir aussi, tricher avec la vie, accepter que ça change, que je change, vieillisse, meurt, ça n'a pas de sens. Je suis bien avec mes morts, mieux qu'avec la plupart des vivants.

J'habite au troisième, l'escalier à la peinture écaillé sent le renfermé, une odeur de moisi due à l'humidité, je monte en me tenant à la rampe, j'arrive à mon palier fatigué. Porte. Entrée. Salon.

- Putain, où c'est que t'as mis la serviette de bain. Je ne la retrouve pas.

Charlotte.

Je vais dans la salle de bain. Elle est sous la douche, de la buée dans toute la pièce. Ma chère douce et ronde Charlotte. Je cherche la serviette de bain, la lui tends.

- Putain, elle était encore par terre, fait chier.

Elle s'enroule dedans, toute sa peau déborde. Elle se regarde dans le miroir, se tourne vers moi, me fait un large sourire, puis se mord, plante ses dents dans ses lèvres épaisses. Elle va dans la cuisine. Prend un morceau de fromage dans le frigo.

- Tu as acheté le pain ? Tant mieux. T'en fais une mine...

- Je suis passé dans le quartier des Antiquaires...

- Et tu as pensé à Bénédicte, et ensuite tu es allé chez Claude, et tu as pensé à Paul, comme tous les jours, comme d'habitude ? Je ne comprends pas pourquoi tu restes volontairement au fond comme ça...

- Mais...

- Tu ne penses pas que tu as mieux à faire. Qu'il y a mieux à faire que de se prendre la tête...

- Mais...

- Il faut que tu bouges, tu comprends, QUE TU BOUGES. Enfin bon, c'est ton problème. C'est ta vie.

D'autres ont tenté de me secouer, ce désir qu'ont les gens de me tendre la main, cette énergie qu'ils ont à perdre !

Elle passe dans le salon, farfouille dans le placard. Laisse glisser la serviette au sol, sort un pull, qu'elle enfile à même la peau, puis une culotte rose claire, léger décalage avec sa peau très pâle, et puis un jean, elle reste pieds nus, enroule ses cheveux à l'aide d'un stylo. Oui, elle pourrait me ramener à la vie. Elle se tourne vers moi.

- Non, mais franchement tu t'es vu, tu as vu ta gueule de chien battu. Je sais, on en a déjà parlé mille fois mais tu n'es pas obligé de... Tu sais, tu peux... Tu peux... Elle est charmante. Sa volonté de m'aider est charmante. C'est perdu d'avance. Elle le sait. Mais elle persiste, espère encore. Revient à la charge, sans cesse. Bénédicte faisait ça aussi, essayer de me remonter le moral, avec toute la tendresse dont elle était capable. Je ne la reverrais jamais, sa peau aujourd'hui se mêle à la terre, devient humus. Je me souviens d'elle, dans mon pyjama trop grand et mes chaussons, en train de manger des céréales mélangées à du lait. A la place où se trouve actuellement Charlotte, si tout s'efface, si tout se remplace, être là ou ailleurs, être quelqu'un d'autre, être avec quelqu'un d'autre. La multitude.

Charlotte balance ses bras dans un mouvement de danse, je vois son petit ventre, elle dit toujours qu'elle est une bonne vivante, que oui, la vie, la mort, tout ça, ça n'a pas de sens, alors autant en profiter, prendre du plaisir. Elle n'a peut-être pas tort. Et elle me montre le dehors.

- Regarde ce putain de soleil, tu devrais être content, tu vas pouvoir mater les nanas qui se baladent en ville, c'est ton activité favorite, non ? Etre assis, à ne rien faire, avec tes morts, tout en matant les gens qui passent, observer sans prendre parti, hein ? Tu vois pas tout cet air frais.

Elle ouvre la fenêtre.

- Tu entends la ville dehors, les gens qui marchent, crient, parlent, s'évitent, se

regardent, se rencontrent, baisent, s'engueulent, se rapprochent, putain, tu sens pas ces putains de vibration.

Elle se penche. Crie.

- Bonjour tout le monde.

Je vois ses fesses qui pointent, son corps à moitié dans le vide. Elle ne peut pas comprendre, je m'approche, juste un coup sec, une poussée. Je ferme les yeux, quelque secondes, je me recule un peu, ça doit s'agiter en bas. Je ne veux pas voir ça. Je n'ai jamais aimé voir les cadavres, je préfère en général garder la mémoire d'eux vivants.

Charlotte, ma chère et douce Charlotte, je serai heureux de me souvenir de toi.